



**HAL**  
open science

# Un archéologue créole : Pierre Philippe Alexandre Panon Desbassayns de Richemont

Jean-François Géraud

► **To cite this version:**

Jean-François Géraud. Un archéologue créole : Pierre Philippe Alexandre Panon Desbassayns de Richemont. Travaux & documents, 2007, Journées de l'Antiquité 2005-2006, 29, pp.29-57. hal-01874098

**HAL Id: hal-01874098**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01874098>**

Submitted on 14 Sep 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Un archéologue créole : Pierre Philippe Alexandre Panon Desbassayns de Richemont

---

JEAN-FRANÇOIS GERAUD  
MAITRE DE CONFERENCES  
UNIVERSITE DE LA REUNION – CRESOI

La Réunion, en quête d'identité, n'a cependant pas encore eu recours, en 2005, à l'archéologie. Aucun poste d'archéologue n'y existe, aucun enseignement n'est dispensé dans cette discipline de la recherche des origines, aucune fouille scientifique n'y est organisée. Alors que les pays voisins utilisent les ressources de cette science, un système de raisons d'où l'idéologie ne fut pas absente explique cette anomalie.

Il y eut pourtant un archéologue créole, mais le champ de son action fut européen, et non mascarin. Son histoire illustre le phénomène constant au XIX<sup>e</sup> siècle, qui n'a pas encore été véritablement étudié, de la fuite des cerveaux de Bourbon vers la métropole. Combien de jeunes créoles, poussés par l'ambition, l'absence de structures universitaires locales, plus tristement parfois par leur statut social ou leur couleur de peau, ont-ils été contraints à cette mobilité dont souvent ils s'accommodèrent ? On a bien sûr en tête les deux exemples semblables et si différents des poètes Leconte de Lisle et Auguste Lacaussade. Le premier, appartenant à la bourgeoisie saint-pauloise, gagne la métropole poussé par l'ambition paternelle, mais c'est sa « batarsité », pour reprendre le mot de Danyel Waro, qui contraint à l'exil le second.

Proche de l'exemple de Leconte de Lisle, s'offre le cas d'un descendant de la branche réinstallée en France d'une très illustre famille réunionnaise, la famille Panon Desbassayns : Pierre Philippe Alexandre Panon Desbassayns de Richemont eut en son temps une brillante activité d'érudit et d'archéologue, aujourd'hui oubliée.

La famille Panon, dont le nom évolua en Panon Desbassayns, est à la fois ancienne et notable à La Réunion ; ses membres ont laissé une empreinte profonde sur son histoire et dans sa mémoire<sup>1</sup>.

Cette famille descendait d'un Augustin Panon, né vers 1664 à Toulon. Menuisier et charpentier très adroit, il signe un contrat d'engagement de trois ans avec la compagnie des Indes à Nantes en 1689, s'embarque pour Bourbon sur le Saint Jean Baptiste, où a pris place également le gouverneur Henri Habert de Vauboulon<sup>2</sup>, et débarque le 5 décembre de la même année. On ne sait le rôle que Panon joua dans l'arrestation, l'emprisonnement puis l'empoisonnement de Vauboulon<sup>3</sup>, mais il sut rester en retrait, et ne fut pas inquiété lorsqu'il fallut rendre des comptes aux autorités. Au bout des trois ans d'engagement pendant lesquels il avait fait montre de ses talents d'artisan, il se fit agriculteur, épousa la célèbre Françoise Chastelain<sup>4</sup>, obtint la concession de l'habitation de La Mare à la Rivière des Pluies, puis acheta une autre propriété à Sainte-Suzanne, le Grand Hazier. Antoine Boucher souligne que son travail acharné et son avarice crasse le mirent à la tête d'une fortune considérable<sup>5</sup> ; cette réussite en fit un notable : en 1715, il devient substitut au procureur du roi à Bourbon ; il décède en 1749.

---

<sup>1</sup> À travers la célèbre Madame Desbassayns (1755-1846), figure emblématique de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et arrière-grand-mère d'Alexandre Pierre Philippe Panon Desbassayns de Richemont. La tradition réunionnaise la présente soit comme une « seconde Providence », soit comme une maîtresse particulièrement dure avec ses noirs ; voir sur le sujet les travaux de Prosper Eve, en particulier « Mme Desbassayns, l'agricultrice », *L'Église en terre réunionnaise (1830-1960)*, G.R.A.T.H.E.R., 2000, 293 p., p. 265-268.

<sup>2</sup> Henri Habert de Vauboulon (? - 1692), nommé gouverneur et grand juge de l'île Bourbon en 1689, dont l'administration inique fut mal supportée par des colons qui l'emprisonnèrent en 1690 avant de l'empoisonner deux ans plus tard.

<sup>3</sup> Antoine Boucher suggère que sa responsabilité fut engagée.

<sup>4</sup> Françoise Chastelain (1654-1730) quitta en 1673, avec 15 autres filles la Salpêtrière pour Bourbon ; elle dut s'arrêter à Madagascar où elle se maria une première fois, s'installa quelques mois plus tard à Bourbon ; veuve à plusieurs reprises, elle eut quatre époux, dix enfants, et est considérée comme une des « grands-mères » des Réunionnais.

<sup>5</sup> Antoine Boucher, *Mémoire pour servir à la connoissance particulière de chacun des habitants de l'Isle de Bourbon*, Saint-Denis, 1978, rééd. ARS Terres Créoles, coll. « Mascarin », 335 p., p. 9.

Cet Augustin Panon fut l'ancêtre de notre archéologue, à travers la généalogie prolifique et compliquée d'une famille qui sort des frontières de la colonie à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècles<sup>6</sup>. Henri Paulin Panon Desbassayns, l'arrière-grand-père, après avoir servi en Inde, construisit sa fortune dans le coton, avec le souci d'acclimater dans l'île les progrès techniques qui pouvaient améliorer son exploitation<sup>7</sup>. Il épousa Ombeline Gonneau-Montbrun — alias Mme Desbassayns — qui lui donna neuf enfants, cinq garçons et quatre filles : l'une d'entre elles, Mélanie, eut la bonne fortune d'épouser Joseph de Villèle<sup>8</sup>, le futur Premier ministre de Charles X. Cela renseigne sur le fonds légitimiste de la famille, qui ne se démentit pas au XIX<sup>e</sup> siècle, et explique la fortune politique d'une partie de la lignée.

Deux des garçons, Joseph et Charles surtout, ont été les pionniers de l'industrie sucrière dans l'île. Deux autres furent de hauts fonctionnaires des finances. Le cinquième, Philippe, éduqué à Sorèze<sup>9</sup>, fut administrateur, et servit Napoléon I<sup>er</sup><sup>10</sup>, qui le remercia de son succès en le nommant en 1814 Administrateur des colonies de l'Inde. Il exerça peu après à Bourbon comme Ordonnateur<sup>11</sup>, où il favorisa le

---

<sup>6</sup> A. de Villèle, « La famille Desbassayns », *Bulletin de l'Académie de l'île de La Réunion*, 1927-1928, p. 99-125, ADR 20 362, vol. 9.

<sup>7</sup> Curieux des mécaniques modernes comme le montrent les journaux de ses deux séjours en France, il s'intéressa aux machines à égrener le coton, et aurait fait venir de la maison Fawcett, à Liverpool, la première pompe hydraulique de Bourbon pour hisser l'eau jusqu'à son habitation de Saint-Gilles les Hauts.

<sup>8</sup> Joseph de Villèle (1773-1854) accompagna l'amiral de Saint-Félix à Bourbon, fut emprisonné avec lui ; libéré, il se lança dans la politique locale comme député de Saint-Benoît à l'assemblée coloniale où il joua un rôle de premier plan. De retour en France en 1807, il soutint la Charte en 1814, fut nommé maire de Toulouse en 1815 et fut député de la Chambre introuvable la même année. Chef des ultra, il devint ministre en 1821, Président du Conseil de 1822 à 1828.

<sup>9</sup> L'antique abbaye tarnaise était devenue un collège très à la mode à partir de 1757, sous la férule du novateur dom Victor de Faugeras ; après la fermeture de l'École royale militaire de Paris, Sorèze, dirigée par dom Raymond Despaulx, devint en 1776 l'une des douze écoles royales militaires réparties dans le royaume.

<sup>10</sup> Intermédiaire officieux entre Napoléon I<sup>er</sup> et Pitt, il négocia en 1811 le retour d'un grand nombre d'officiers français détenus sur les pontons britanniques.

<sup>11</sup> À cette époque, l'organisation administrative d'Ancien Régime a été remise en place à Bourbon ; à la tête de la colonie se trouve un général

développement de l'enseignement en arrangeant la venue des Frères des Ecoles Chrétiennes et des sœurs de Saint-Joseph de Cluny<sup>12</sup>, et fut à l'origine de la fondation du Collège royal. Rentré en France, il devint membre du conseil d'amirauté, et, en 1824, député de la Meuse<sup>13</sup>. Il appuya alors le cabinet de son beau-frère Villèle, et rédigea en 1825 les ordonnances qui refondèrent l'organisation politique de Bourbon et des autres colonies.

Son fils Eugène (1800-1859)<sup>14</sup>, qui l'avait accompagné à Bourbon en 1817 comme élève d'Administration à la Marine, navigua jusqu'en 1825, et fut alors chargé d'une mission auprès du chah de Perse et de l'imam de Mascate en Oman. De là il passa à Bombay, inspecta le comptoir de Mahé, fut nommé Administrateur Général par intérim des Etablissements Français dans l'Inde, puis gouverneur de Pondichéry, charge qu'il exerça jusqu'en 1828. Il y fonda en particulier la léproserie, des ateliers d'arts et métiers, et surtout le Collège royal, aujourd'hui Lycée français ; il fit aussi venir, de Bourbon, les sœurs de Saint-Joseph de Cluny<sup>15</sup>. Rentré en France en 1828, et nommé Maître des Requêtes au Conseil d'Etat, il prit sa retraite comme d'autres légitimistes en 1830. Il se consacra alors à ses recherches scientifiques, et présenta à l'Académie des sciences plusieurs travaux relatifs à la

---

commandant en chef secondé par un intendant, chef d'administration, l'Ordonnateur.

<sup>12</sup> Les religieuses de Cluny s'étaient installées en 1817 sous la direction de la mère Rosalie Javouhey. Philippe Panon Desbassayns était intéressé par leur application de la méthode d'enseignement mutuel (« lancastrienne »). Cette méthode apparue en Angleterre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui proposait pour l'enseignement des pauvres des exercices gradués et des contrôles mis en œuvre par un maître assisté de moniteurs, avait été encouragée par les industriels qui y voyaient à la fois un moyen de satisfaire les besoins d'éducation du système industriel naissant et d'implanter chez les travailleurs des habitudes de régularité, d'ordre et de réflexion, garantie, pensait-on, de paix sociale ; la mise en place de l'industrie sucrière à Bourbon justifiait ce choix.

<sup>13</sup> Réélu en 1827.

<sup>14</sup> Il est représenté avec sa mère Eglé Mourgue, fille du ministre de l'intérieur de Louis XVI Jacques Antoine Mourgue, sur un tableau peint en 1803 par Mme Benoist, élève de Mme Vigée-Lebrun et de David.

<sup>15</sup> Eugène Desbassayns fonda aussi le Mont de Piété, la Bibliothèque publique (aujourd'hui Librairie Romain Rolland), le Jardin du Roi (jardin botanique), un Comité de Bienfaisance.

chimie<sup>16</sup>. Trois caractéristiques de la culture familiale des Desbassayns sont dès lors mises en lumière : l'attrait pour la science, l'engagement légitimiste, la foi en un catholicisme dont le militantisme se traduit par un souci d'éducation. Eugène Desbassayns de Richemont avait épousé en 1829 Claire Joséphine Dupont<sup>17</sup>, dont il eut cinq enfants, parmi lesquels notre archéologue, Pierre Philippe Alexandre Panon Desbassayns, comte de Richemont.

Né à Paris en 1833, Pierre Philippe Alexandre — nous dirons Alexandre — fit des études de droit, puis s'orienta vers la politique. En 1871, il fut élu représentant de l'Inde française à l'Assemblée Nationale. Membre de la commission du 4 septembre et de celle du 18 mars, il fit des interventions remarquées sur la loi électorale (1875), et surtout sur la liberté de l'enseignement supérieur et la proposition de loi relative à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1880). Il défendit également la représentation coloniale qui comptait beaucoup d'adversaires. En 1876, il fut élu sénateur de l'Inde française. Au cours de son mandat, il participa notamment comme membre rapporteur à la commission chargée de l'aménagement administratif des Etablissements français de l'Inde, ainsi qu'aux décrets relatifs à l'institution de municipalités dans ces Etablissements, et à l'institution de l'état civil des Indiens. Il avait cependant combattu tous les ministères républicains, et ne fut pas réélu en 1882. Il revint, comme beaucoup de membres de l'élite bourgeoise dans les mêmes circonstances, aux études qu'il n'avait jamais délaissées.

Les écrits d'Alexandre Desbassayns reflètent ses intérêts intellectuels ; outre le droit, ils concernent l'histoire antique et l'archéologie, mais portent aussi la marque de ses profonds engagements religieux. Sa thèse de droit, soutenue en juin 1855, s'intéresse aux *Privileges inhérents à la propriété*, et envisage le cas de la propriété ecclésiastique. En 1860, il

---

<sup>16</sup> Touchant en particulier aux questions de soudure il fut l'inventeur du chalumeau aérohydrique, du procédé de soudure autogène du plomb, de la réduction des nitrates, par le sulfate ferreux, en milieu sulfurique (« réaction Desbassayns de Richemont »).

<sup>17</sup> Son père était le fameux général Dupont (1765 – 1840), qui avait capitulé à Baylen, en Espagne, en 1808. Arrêté, incarcéré, destitué de ses grades en 1812, interdit de porter le titre de comte, assigné à résidence à Dreux, il y fut approché en 1814 par Talleyrand, qui s'était montré le plus acharné contre lui lors du conseil de 1812. Entré dans le gouvernement provisoire en 1814 (ministre de la Guerre), il fut sous la Restauration rétabli dans ses dignités et fonctions par Louis XVIII, poursuivit sa carrière qu'il acheva comme gouverneur de la 4<sup>e</sup> division militaire à Nancy, et fut député de la Charente jusqu'en 1830.

publie *Un Mot d'un laïc sur la brochure « Le pape et le congrès<sup>18</sup> »* ; en 1864, *De l'activité intellectuelle dans la société chrétienne*. L'intérêt pour l'Eglise clandestine avait-il été préfiguré par l'*Étude sur les sociétés secrètes : la Franc-maçonnerie*, publiée en 1861 ?<sup>19</sup> Quoi qu'il en soit, l'histoire va désormais prendre le pas sur le droit, bien que l'on n'ait aucune lumière sur une quelconque formation historique, moins encore archéologique de Desbassayns : en ces domaines, il fait figure d'auto-didacte, formé cependant par de fortes humanités, selon la nature des études de l'époque. À partir de 1865, se suivent des publications relatives à l'étude du christianisme primitif et à l'archéologie chrétienne. C'est donc une archéologie des catacombes que propose Alexandre Desbassayns, et ce sujet fait la synthèse entre son catholicisme traditionaliste et son goût de l'antiquité.



Des pratiques archéologiques, on peut les considérer ainsi, existent déjà dans la Rome du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. Le sac de Rome, en 1527<sup>21</sup>, ne brise leur élan que pour une vingtaine d'années, et l'activité reprend dans la deuxième moitié du siècle. Bien que l'étude des antiquités païennes l'emporte largement sur celle des antiquités chrétiennes, quelques auteurs étudient pourtant les rites funéraires des premiers Chrétiens, négligeant toutefois les données archéologiques, car les catacombes sont presque toutes ensevelies, inexplorées et inaccessibles. Or, en 1578, à l'occasion de travaux effectués dans une vigne bordant la via Salaria, le sol s'effondre sur un cimetière souterrain orné de peintures, d'inscriptions épigraphiques et contenant des

---

<sup>18</sup> Paru le 22 décembre 1859 (Dentu, sna, 46 p.), ce factum, presque dicté par l'empereur, propose de maintenir le pouvoir temporel du pape, mais de restreindre ses possessions à Rome et à sa banlieue. Thouvenel, qui remplace Walewski au Quai, se prononce pour l'annexion du centre de la péninsule au Piémont. La France en échange reçut, on le sait, la Savoie et Nice. Par la suite, l'empereur rétablit sa protection sur Rome, illustrée en particulier par la bataille de Mentana.

<sup>19</sup> Alexandre Desbassayns publia aussi *L'immigration européenne au XIX<sup>e</sup> siècle* (1865), *La nouvelle Genève* (1867), ainsi qu'un recueil de ses *Discours prononcés à l'Assemblée Nationale 1875-1880*.

<sup>20</sup> Alain Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Ed. Carré, 1993, et le Livre de Poche, coll. Références, 1998, 511 p., p. 144-155 notamment.

<sup>21</sup> Année où Fulvio publie ses *Antiquités de Rome*.

sarcophages. On a retrouvé les catacombes, mais ce n'est qu'en 1593 qu'Antonio Bosio<sup>22</sup> commence l'exploration des catacombes de Domitille. Ces travaux poursuivis pendant trente-six ans donneront lieu à la publication, après sa mort en 1634, de la *Roma sotteranea*.



**Planche de l'ouvrage de Bosio**

Un ouvrage aussi imposant devait avoir une action quasi-paralysante sur la suite de l'étude des catacombes. Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle en effet, après Bosio, l'archéologie chrétienne cesse de progresser. Aringhi<sup>23</sup> se contente de traduire en latin l'ouvrage italien (1651) ; Bottari<sup>24</sup> en fait un savant commentaire ; Boldetti<sup>25</sup>, pourtant nommé

<sup>22</sup> Antonio Bosio (1575-1629), agent de l'ordre de Malte auprès de la papauté, explora les catacombes de 1593 à 1629. Établit une première topographie, une relation constante entre les fouilles, les textes et les inscriptions, marquant un progrès considérable dans l'archéologie chrétienne, limité néanmoins par l'absence de méthode critique.

<sup>23</sup> Paul Aringhi, oratorien (? - 1676), traduisit et commenta la *Roma sotteranea* de Bosio.

<sup>24</sup> Jean-Gaëtan Bottari (1689-1775), prélat, puis conservateur de la bibliothèque du Vatican, publia entre autres un commentaire du travail de Bosio, *La Rome souterraine augmentée et améliorée*.

<sup>25</sup> Publie en 1720 un ouvrage de peu de valeur, *Osservazioni sopra i cemeteri de santi martiri, ed antichi cristiani di Roma*.



gardien des saints cimetières de Rome par Clément XI, ne reprend les fouilles que pour faire creuser quelques trous à des ouvriers qui vont de-ci de-là où l'on croit trouver des sépultures. En revanche, les travaux de Bosio alimentent en faits précis les controverses qui opposent catholiques et protestants sur le problème de la fidélité de l'Eglise au christianisme des origines. Les catacombes fonctionnent également comme un gigantesque gisement de reliques de martyrs, qui vont enrichir les églises de la chrétienté. Dom Mabillon, de passage à Rome en 1698 sous le pontificat d'Innocent XI, émet des réserves sur les signes auxquels on croit reconnaître les sépultures desdits martyrs, et critique fermement cette dérive.

À mesure que le XVIII<sup>e</sup> siècle s'écoule, le silence s'empare à nouveau de la Rome souterraine. Le *Voyage dans les catacombes de Rome, par un membre de l'Académie de Cortone*, rédigé par un anonyme français<sup>26</sup> et publié en 1810, n'apporte rien de nouveau, à peine moins que les travaux de Séroux d'Agincourt<sup>27</sup>. Cependant, et malgré l'absence d'enquête archéologique, des interprétations se construisent. Philippe Petit-Radel<sup>28</sup>, qui vécut d'ailleurs deux ans à Bourbon (1794-1795), visita les catacombes lors d'un voyage en Italie en 1811-1812, et affirme qu'elles ne sont que l'aménagement des carrières exploitées par les Romains, que les fidèles de l'Eglise primitive s'y assemblaient pour célébrer leur culte, et qu'elles ne sont plus qu'une « mine féconde en reliques », dangereuse au demeurant.

Ce point de vue irrévérencieux d'un homme des Lumières, qui exprime au début du XIX<sup>e</sup> siècle l'opinion commune sur ces hypogées, est abandonné par Raoul-Rochette<sup>29</sup>, qui se présente lui-même comme un chrétien fervent. Dans son ouvrage publié en 1837, *Tableau des*

---

<sup>26</sup> Écrit en réalité par Alexis François Artaud de Montor, Paris, Schoell, 1810, 334 p.

<sup>27</sup> Jean-Baptiste Louis Georges Séroux d'Agincourt (1730-1814), militaire puis fermier général et enrichi, à partir de 1777 historien et archéologue ; fixé à Rome en 1779, il consacra sa vie à des recherches sur l'histoire de l'art.

<sup>28</sup> Philippe Petit-Radel (1749-1815), médecin, régent de la faculté de Paris (1782), passa à Bordeaux qu'il quitta en 1792 pour éviter le service militaire ; de retour en 1797, fut nommé professeur de clinique chirurgicale à la faculté.

<sup>29</sup> Désiré Raoul Rochette, dit Raoul-Rochette (1789-1854), suppléant de Guizot au Collège de France, maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure, suppléant (1824) puis titulaire de la chaire d'archéologie, spécialiste de l'antiquité ; participa à l'expédition de Morée.

*catacombes de Rome*, Raoul-Rochette qualifié d'habile antiquaire, révèle cependant le dilemme auquel il est confronté : son travail doit apporter les preuves de la science aux assertions de la foi, mais l'esprit critique doit le céder à l'esprit de soumission à l'autorité ecclésiastique. La pratique archéologique chrétienne se pense alors au sein d'une problématique exclusivement religieuse de mission, de reconquête et de défense du christianisme, réaction aux coups portés par les principes et les pratiques de la Révolution.

C'est dans ce contexte qu'un savant jésuite, le père Giuseppe Marchi<sup>30</sup>, directeur du musée Kircher<sup>31</sup> depuis 1838, convainc le pape Grégoire XVI de la nécessité de sauvegarder les catacombes comme témoignage de l'histoire. Il est chargé, à partir de 1840, d'en réaliser l'exploration et la fouille. Selon le mot de Charles Lenormant, Marchi réunit en sa personne les deux hommes distincts qui constituent ordinairement le type de l'antiquaire : « l'un qui cherche les monuments et l'autre qui les explique »<sup>32</sup> ; il incarne désormais l'archéologue. Centrés sur l'architecture, ses travaux lui permettent d'avancer deux thèses : que les catacombes ont été creusées spécifiquement par les Chrétiens, et qu'elles sont la matrice de l'architecture des premières églises.

En 1854, un élève du père Marchi au Collège romain<sup>33</sup>, Gian Battista De Rossi<sup>34</sup>, entreprend de dresser la topographie exacte des catacombes, et va ainsi faire accomplir à leur connaissance des progrès spectaculaires et décisifs. S'appuyant sur de très nombreuses sources, des

---

<sup>30</sup> Giuseppe Marchi (1795-1860), entre dans la Compagnie de Jésus en 1814 ; professeur de rhétorique au Collège romain en 1833 ; conservateur des cimetières sacrés de Rome en 1842, publie en 1844 un ouvrage sur sa Rome souterraine.

<sup>31</sup> Le père Athanasius Kircher (1602-1680) avait rassemblé une collection d'antiquités, de curiosités naturelles et d'appareils scientifiques qui, installée à sa mort dans une vaste salle du Collège romain, devint le Museum Kircherianum.

<sup>32</sup> Charles Lenormant, *Les catacombes de Rome en 1858*, Paris, C. Douniol, 1859, 30 p., p. 12.

<sup>33</sup> Le Collège romain, fondé en 1551 par Ignace de Loyola sur le modèle de l'Université de Paris, fut le plus important centre d'études de la Compagnie de Jésus et le siège de la maison Générale de l'ordre. Supprimé en 1773, l'ordre fut rétabli en 1814 par le pape Pie VII.

<sup>34</sup> Gian Battista De Rossi (1822-1894), archéologue et épigraphiste, élève au Collège romain de Marchi qui l'associa à ses recherches ; son travail se complète des relevés opérés par son frère, Michel de Rossi, qui, de juriste, se fit brillant géomètre.

textes, des itinéraires antiques et médiévaux, des catalogues de reliques qu'il recoupe, il met au jour le cimetière ou catacombes de Calliste, et en établit le plan.



Par la suite il découvre vingt-six autres catacombes, et ouvre aux visiteurs des galeries enterrées depuis mille ans. Ces découvertes produisent une intense ferveur religieuse<sup>35</sup>, révèlent à l'étude et à l'admiration du monde l'art sacré ; le pape Pie IX lui-même vient visiter ces lieux de spiritualité. De Rossi parvient à imposer ses résultats aux savants, et à partir de ces découvertes, il rédige sa *Rome souterraine*, où il étudie les pratiques funéraires des premiers Chrétiens, mais aussi les premières manifestations du culte et de la symbolique chrétiens. À partir

<sup>35</sup> Les catacombes sont à la mode, comme en témoigne le roman à succès *Fabiola ou l'Eglise des catacombes*, du cardinal Nicolas Patrick Wiseman (1802-1865), paru en 1858, traduit vers 1900 en français (trad. Mlle Nettement) ; Fabiola, élevée par son père, le patricien Fabius, dans le paganisme pour lequel elle n'éprouve qu'indifférence, achève de s'en détourner au contact de mauvais païens, tandis que certains de ses parents, amis, et même une esclave, la Syrienne Myriam, la convertissent au christianisme par leurs vertus et leur courage.

de 1863, il assure la publication du *Bulletin d'archéologie chrétienne*. Un élan est donné : dès lors les découvertes se multiplient, on dénombre actuellement 67 catacombes à Rome.

De Rossi a le souci d'être reconnu de la communauté des savants. C'est pourquoi il donne une large publicité à ses travaux, qui vont être abondamment traduits, relayés et glosés par toute une série d'érudits qui travaillent de seconde main. Le public français va se voir ainsi proposer des résumés et commentaires dont l'esprit cependant varie. Le mouvement est amorcé dès 1856 par Mgr Gaume<sup>36</sup>. En 1858, Charles Lenormant<sup>37</sup> rend un compte exact de la méthode et des apports de De Rossi. Cinq ans plus tard, dans la *Revue des Deux Mondes*, Charles de Rémusat démarque largement le savant italien, qu'il ne cite guère<sup>38</sup>. Au-delà de la description, son étude s'attache à l'origine de l'iconographie chrétienne, souligne les continuités qu'elle entretient avec l'iconographie romaine traditionnelle (païenne)<sup>39</sup>, et s'attarde sur la première symbolique chrétienne<sup>40</sup>, dont il fait un relevé des motifs, avant de conclure par la visite du musée du Latran, qui ne peut que stimuler l'archéologie chrétienne.

---

<sup>36</sup> Jean-Joseph Gaume (1802-1879), théologien et écrivain, nommé par Pie IX protonotaire apostolique ; *Les trois Rome – Journal d'un voyage en Italie*, 4 tomes, Paris, Gaume frères, 1856-1857.

<sup>37</sup> Charles Lenormant (1802-1859), archéologue et historien, inspecteur des beaux-arts, accompagna Champollion en Egypte en 1828, fut de l'expédition de Morée avec Raoul-Rochette, suppléant de Guizot à la Sorbonne, professeur d'archéologie égyptienne au Collège de France, dirigea *Le Correspondant* de 1843 à 1855.

<sup>38</sup> Charles de Rémusat, « Un musée chrétien à Rome », *Revue des Deux Mondes*, 2<sup>e</sup> pér., mai-juin 1863, p. 843-885. Charles de Rémusat (1797-1875), homme politique ami de Guizot, participa aux ministères de la Monarchie de Juillet ; écarté du pouvoir jusqu'en 1870, il se consacra à des études philosophiques, religieuses et historiques, et devint ministre des Affaires étrangères de Thiers à partir d'août 1871.

<sup>39</sup> « La pensée en est chrétienne [...] l'art est païen, c'est-à-dire qu'il continue l'art de l'antiquité » (p. 867) ; « Tout ou presque est romain dans la représentation de ce monde oriental » (p. 868) ; « Le système décoratif est [...] imité des anciens caveaux de sépulture romaine » (*ibid.*), etc.

<sup>40</sup> « [...] Orphée attirant et apprivoisant à sa voix les animaux sauvages [put] être également la figure de Jésus-Christ » (p. 870).



### La représentation d'Orphée a inspiré celle du Bon Pasteur

Deux ans plus tard, en 1865, toujours dans la *Revue des Deux Mondes*, Gaston Boissier<sup>41</sup> propose à son tour une étude sur *Les catacombes de Rome*<sup>42</sup>, qui rend, comme il convient entre gens du métier — car à la différence de Rémusat, Boissier est historien — justice à De Rossi. C'est en historien que Boissier aborde le sujet des catacombes, traitant de leur origine et de leur fonction, insistant sur la nature de leur propriété, privée puis passant à l'Eglise<sup>43</sup>, étudiant le rôle des sociétés de pauvres gens (*collegia tenuiorum*) qui ont rendu possible le creusement

<sup>41</sup> Marie-Louis Gaston Boissier (1823-1905), élève puis maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure, professeur et administrateur du Collège de France, membre puis secrétaire perpétuel de l'Académie française, archéologue et historien du monde romain (*Cicéron et ses amis, étude sur la société romaine du temps de César*, 1865 ; *L'opposition sous les Césars*, 1875 ; *Promenades archéologiques, Rome et Pompéi*, 1880 ; *L'Afrique romaine*, 1895, etc.).

<sup>42</sup> Gaston Boissier, « Les catacombes de Rome », *Revue des deux mondes*, 2<sup>e</sup> pér., sept.-oct. 1865, p. 142-175.

<sup>43</sup> « C'étaient d'abord des tombeaux particuliers que de riches chrétiens faisaient construire pour eux et pour leurs frères, et dont ils conservaient la propriété sous la sauvegarde de la loi. À la fin du II<sup>e</sup> siècle, les conditions changèrent [...] il est question de cimetières [...] qui sont ouvertement la propriété de l'église » (p. 153).

et l'usage de ces hypogées. C'est aussi en historien qu'il souligne, à l'instar de Rémusat, combien les Chrétiens sont restés fidèles aux habitudes sociales, rituelles et artistiques de leur temps<sup>44</sup>.

Cette sorte de vulgarisation, qui confine à de la réclame, se poursuit encore en 1866 avec un compte-rendu très plat de Rohault de Fleury<sup>45</sup>, et jusqu'en 1879 avec une plaquette d'Elysée Pélagaud<sup>46</sup>, puis se dénature progressivement en écrits journalistiques ou touristiques<sup>47</sup>. C'est dans ce mouvement que prennent place la production et la réflexion de notre archéologue, Alexandre Desbassayns de Richemont.

Le travail d'Alexandre Desbassayns consiste en deux très considérables articles publiés en 1869 et 1870 dans la *Revue des questions historiques*, le premier sur « Le cimetière de Calliste devant l'histoire », le second sur « L'art chrétien pendant les trois premiers siècles »<sup>48</sup>. Ces articles, avec quelques développements nouveaux, furent réunis en 1870 dans l'ouvrage *Archéologie chrétienne primitive. Les nouvelles études sur les catacombes romaines. Histoire-Peintures-Symboles*<sup>49</sup>. Le sujet des catacombes fut clos par un compte-rendu de quelques pages publié dans la livraison de juillet 1877 : « Un nouveau volume de la Rome souterraine »<sup>50</sup>.

Alexandre Desbassayns ne s'est cependant pas limité, comme ses prédécesseurs, à n'être que l'interprète des travaux de De Rossi. Il a, en partie du moins, participé aux fouilles archéologiques du savant italien, découvrant avec lui le tombeau de sainte Cécile dans le cimetière de

---

<sup>44</sup> « On peut dire que le christianisme naissant n'a pas cherché dans les arts une expression nouvelle pour ses croyances... Il s'est contenté de reproduire les peintures anciennes qui, par interprétation, pouvaient le mieux s'appliquer à ses doctrines. Il copie, par exemple, la fable d'Orphée en la rapportant à la prédication du Christ [...] La sculpture est plus païenne encore dans les cimetières chrétiens que la peinture » (p. 159).

<sup>45</sup> George Rohault de Fleury, *Visite dans les catacombes de Saint Calixte sous la direction de M. le chevalier De Rossi*, Paris, 1866, Bonaventure et Ducessois, 31 p.

<sup>46</sup> Elysée Pélagaud, *L'archéologie chrétienne à Rome – Une visite aux catacombes*, Lyon, H. Georg, 1879, 41 p.

<sup>47</sup> Article sur les catacombes, texte de Francis Wey, *Le tour du monde*, 1868, p. 391-400 ; abbé Pillet, *Les catacombes de Rome : guide du pèlerin au cimetière de Callixte*, Lille, Desclée de Brouwer, 1889, 146 p.

<sup>48</sup> *Revue des questions historiques*, 6<sup>e</sup> vol., 1869, p. 5-145 ; *Revue des questions historiques*, 8<sup>e</sup> vol., 1870, p. 5-121.

<sup>49</sup> Paris, Poussielgue, 1870, 507 p.

<sup>50</sup> *Revue des questions historiques*, 17<sup>e</sup> vol., 1877, p. 529-535.

Calliste ; il fait parfois mention de cette participation comme lorsqu'il écrit, à propos d'une peinture représentant un repas mystique, « Je me souviens encore avec charme du jour de sa découverte et du moment où l'on délivra la précieuse peinture des derniers vestiges de terre qui la défiguraient »<sup>51</sup> ; il devint membre de la *Pontificia Academia Romane di Archeologia*, le 15 avril 1866. C'est d'ailleurs en partant des données archéologiques elles-mêmes que Desbassayns construit sa description et son analyse des catacombes et des témoignages artistiques qu'elles renferment. Mais là non plus, son travail n'est pas simple vulgarisation : l'édition de son ouvrage de 1870 s'ouvre sur une lettre à lui adressée par le chevalier De Rossi dans laquelle ce dernier écrit « Je ne prétends point que chaque phrase de votre livre soit le résumé d'une partie de mon texte [...] Vous avez votre part d'originalité, de responsabilité, et je vous en félicite »<sup>52</sup>.

Les catacombes, écrit Desbassayns, sont donc une série d'hypogées, de cimetières souterrains, à l'origine différents et séparés, et situés, selon la tradition funéraire romaine, au bord des voies qui rayonnaient à partir de Rome.



L'étendue de la catacombe, en sous-sol, correspond à celle du terrain qui était possédé en surface selon les formalités légales romaines, l'Eglise ayant pu devenir propriétaire. Il ne s'agit en aucun cas d'anciennes carrières récupérées par les Chrétiens, mais de cimetières creusés spécifiquement. Peu à peu, lorsque les hypogées se remplirent de sépultures, et que la place vint à manquer, on établit des communications entre les galeries, et c'est ainsi que le réseau des catacombes se constitua. Desbassayns s'intéresse essentiellement au plus ancien témoignage

<sup>51</sup> « L'art chrétien pendant les trois premiers siècles », art. cit., p. 48.

<sup>52</sup> *Archéologie chrétienne primitive...*, *op. cit.*

d'hypogée chrétien, le cimetière de Calliste. Le pape Zéphyrin (199-217) en avait confié l'administration au premier de ses diacres, Calliste, qui lui donna son nom, et en fit le complexe funéraire le plus vaste de la Rome chrétienne.

On accède aux catacombes par des escaliers étroits aménagés depuis le sol jusqu'à une couche de tuf volcanique assez résistant pour accueillir les galeries funéraires. Ces galeries, parfois sur quatre à cinq étages superposés de 8 m à 25 m de profondeur, atteignent une longueur totale d'environ 20 km, et renfermeraient peut-être 500 000 tombeaux. De Rossi comprend pourquoi les catacombes sont restées si longtemps oubliées : à partir de Constantin, lorsque le christianisme fut reconnu, on avait aménagé dans les galeries souterraines de larges escaliers pour conduire les pèlerins au lieu de leur prière, et élargi les conduits d'aération. Avec le temps, ces constructions tombèrent en ruine, et obstruèrent les galeries. Jusqu'alors les archéologues s'étaient arrêtés aux éboulements ; le savant italien s'attaque à ces éboulements, et découvre ainsi au-delà le cœur des catacombes.

Les galeries dont la largeur ne dépasse en général pas 1 m portent dans leurs parois les sépultures les plus courantes, appelées *loculi*, sorte de niches rectangulaires de différentes dimensions, qui ne devaient en principe contenir qu'un seul corps. Ces *loculi* étaient ensuite fermés par des plaques de marbre ou le plus souvent par des tuiles fixées avec du ciment. Sur ces plaques, le nom du défunt était parfois inscrit avec un symbole chrétien ou un vœu de prière ; des lampes à huile ou des restes de fioles de verre contenant du parfum ont été fréquemment trouvés à côté de ces *loculi*. Il existait aussi d'autres types de tombes. L'*arcosolium* est une niche beaucoup plus grande dont la partie supérieure forme table, surmontée d'un arc, typique des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Ses parois sont en général recouvertes d'un enduit, souvent orné de peinture, beaucoup plus rarement de mosaïques. Les sépultures les plus riches étaient les chambres funéraires, appelées *cubicula*<sup>53</sup>. Ces petites pièces, aux formes architecturales parfois élaborées, sont souvent décorées sur leurs parois et leur voûte de peintures plus ou moins soignées, reprenant des scènes bibliques qui reproduisaient les thèmes du Baptême, de l'Eucharistie et de la Résurrection, symbolisés dans le cycle de Jonas. Ces *cubicula* contiennent en général des *arcosolia*, plus rarement des *loculi*. La *crypte*

---

<sup>53</sup> Le terme, qui signifie « chambres », désigne de véritables tombes de famille pouvant comprendre plusieurs *loculi*. L'usage de la tombe de famille n'était pas un privilège réservé aux riches.



enfin est une pièce plus grande<sup>54</sup>. Ces excavations furent le travail exclusif d'une association spécialisée de travailleurs, les *fossores*. Ils creusaient une galerie après l'autre, et la terre qu'ils extraisaient était remontée à la surface dans des paniers ou des sacs à travers des *lucernaires*, puits étroits et profonds, ouvrant à l'air libre, qui demeuraient ensuite comme conduits pour l'aération et la lumière. Les sarcophages demeurent des exceptions dans les catacombes.



#### **Architecture des catacombes : loculi, arcosolium**

À la recherche de la crypte de Saint Sixte<sup>55</sup>, de Rossi découvre l'endroit le plus sacré et le plus important de ces catacombes : la crypte des papes, que le savant appelle « le petit Vatican, le monument funéraire principal de toutes les métropoles chrétiennes ». Cet espace d'abord privé fut offert à l'Église et transformé en une crypte qui accueillit les sépultures des papes du III<sup>e</sup> siècle. De forme rectangulaire,

<sup>54</sup> Au temps du pape Saint Damase beaucoup de tombes de martyrs furent transformées en cryptes, c'est-à-dire en petites églises souterraines, ornées de peintures, de mosaïques ou d'autres décorations.

<sup>55</sup> De Rossi, à la recherche de la crypte de Saint Sixte, découvre une inscription :

- NELIVS MARTYR ; les textes qu'il a compulsés lui ont appris que le pape Corneille (CORNELIVS) fut enseveli en 251 près de Sixte ; c'est cet élément qui le pousse à approfondir la fouille, à découvrir la crypte et le cimetière de Calliste. L'épisode est significatif de la démarche et de la méthode de De Rossi.

elle contenait quatre niches pour sarcophages et six emplacements funéraires sur les côtés, au total, seize sépultures plus une tombe monumentale dans la paroi du fond. Dans cette crypte furent inhumés neuf papes et huit évêques du III<sup>e</sup> siècle. Sur les parois sont trouvées fixées les pierres originales de cinq papes dont les noms sont écrits en grec, suivi des mentions EPI = episcopos, c'est-à-dire évêque ; sur deux pierres figurent les signes MTR, abréviation de martyr. Ces cinq papes sont Saint Pontien (230-235), Saint Antère (235-236), Saint Fabien (236-250), Saint Lucius 1<sup>e</sup> (253-254), Saint Eutykien (275-283)<sup>56</sup>. A gauche de la paroi du fond de la crypte, les archéologues découvrent un étroit passage qui donne accès à la crypte de Sainte Cécile<sup>57</sup>. C'est là que le corps de la jeune martyre avait été déposé dans un sarcophage<sup>58</sup>. On y voit aujourd'hui une statue qui est la copie de celle de Stefano Maderno<sup>59</sup>.

---

<sup>56</sup> Les autres papes inhumés à cet endroit et dont on n'a pas retrouvé les pierres étaient Etienne 1<sup>e</sup> (254-257), Saint Denis (259-268), Saint Félix (269-274).

<sup>57</sup> Descendante de la fameuse *gens des Caecilii*, elle fut mariée malgré elle, au temps de la persécution d'Alexandre Sévère, au païen Valérien dont elle fit un chrétien (saint Valérien), qui de ce fait respecta sa virginité. Le préfet de Rome essaya en vain de l'étouffer en l'enfermant trois jours dans une salle de bain surchauffée, avant de la livrer au bourreau qui ne parvint pas à la décapiter malgré trois coups de hache ; elle mourut au bout de trois jours d'agonie.

<sup>58</sup> Il y resta jusqu'en 821 lorsque le pape Saint Pascal I le fit transporter au Trastevere, dans la basilique qui porte son nom.

<sup>59</sup> En 1599, le cardinal Sfondrati retrouva cette tombe et le corps tel qu'il était au moment de sa mort ; tel il fut représenté par Stefano Maderno (1576-1636) en une statue déposée sous le maître-autel de l'église du même nom.



### La crypte de sainte Cécile et la copie de la statue de Maderno

La crypte était ornée de mosaïques dont il ne reste aujourd'hui que quelques vestiges. La persécution de Dioclétien, à la fin de 303, qui devait « *faire périr les choses comme les hommes* » s'attaqua pour la première fois aux biens des Chrétiens et à leurs cimetières, et amena la fermeture de certaines galeries pour éviter les profanations. C'est alors que la crypte de Sainte Cécile fut fermée, ainsi que celle des papes. Au-delà, se trouve la région du pape Miltiade, dernier pape déposé dans les catacombes, contenant de nombreux *arcosolia* et de nombreuses cryptes, comme celle du « rafraîchissement » (*refrigerium*) ; plus loin encore, la région des papes Gaius et Eusèbe.

Avec la reconnaissance officielle du christianisme par l'empereur Constantin, les habitants de la ville se convertissent en masse, et les catacombes, qui ont accueilli les restes des martyrs des dernières persécutions, connaissent un développement spectaculaire de leur culte. Ce culte amène d'abord des aménagements sommaires permettant de prier auprès des tombes des martyrs, et favorisant l'empilement des sépultures autour d'elles. Puis en 366, dès son avènement, le pape Damase entreprend le recensement précis des tombes des martyrs, fait édifier des escaliers, ouvre des puits de lumière, crée systématiquement des sanctuaires souterrains pour les mettre en valeur et permettre leur vénération par les pèlerins. Pour chaque martyr, il rédige un poème plus ou moins long résumant son histoire, gravé sur de grandes dalles de marbre dont De Rossi et Desbassayns retrouvent un certain nombre d'exemplaires. Le début du pèlerinage dans les galeries amène la multiplication de graffiti (*proscinèmes*) que le christianisme tolère : ce sont de

simples noms, des acclamations courtes ou des invocations adressées aux martyrs, qui montrent la ferveur de la foi.



### Graffiti originels : proscinèmes

Tout au long de cette exploration, les archéologues ont retrouvé des témoignages artistiques des débuts du christianisme, qui permettent d'abord à Desbassayns d'argumenter contre les protestants affirmant que Dieu avait interdit les images à Moïse, et qu'on n'en usait sans doute pas dans le christianisme des origines. La découverte de ces peintures montre au contraire que l'usage des images ne fut pas restreint pendant les trois premiers siècles. Desbassayns fait sienne la méthode de De Rossi, qui n'analyse l'iconographie qu'après la réunion d'un grand ensemble d'exemples, replacés dans leur contexte topographique et historique : il s'agit d'une méthode que notre archéologue appelle, comme le veut l'esprit du temps, statistique topo-archéologique, ailleurs statistique topographique. À partir de là, Desbassayns distingue un certain nombre de motifs ou thèmes récurrents, qui, selon lui, se développent en trois phases.

Dans la première phase, qui correspond à celle des débuts des catacombes (fin du II<sup>e</sup> siècle), les images ressortissent à trois catégories. Ce sont pour l'essentiel des signes simples, quasi idéographiques, représentant le Bon Pasteur portant une brebis sur l'épaule et tenant à la main un vase de lait ; l'orante, femme couverte de longs vêtements, les bras à demi étendus levés vers le ciel ;



### Le Bon Pasteur ; l'orante, « donna velata »

l'ancre signifiant le salut ; le poisson, représentant le Christ et le Chrétien ; le navire de l'Église ; l'agneau ; le vase, vase eucharistique empli du lait mystique ; la colombe figurant le saint Esprit ou l'âme du défunt, portant parfois un rameau d'olivier dans son bec. Ces symboles relevant d'une épigraphie hiéroglyphique, apparaissent tantôt isolément, tantôt au sein de groupements, formant des scènes allégoriques inspirées par les paraboles du Christ. Ici, une vigne opulente, peuplée d'oiseaux et d'amours vendangeurs, signifiant l'unité entre le sauveur et l'Église des fidèles. Là un pêcheur qui prend un poisson à sa ligne. Là encore, un repas mystique associant deux personnes, assises près d'une table à trois pieds (la Trinité), servie d'un poisson et de trois pains : table eucharistique qui symbolise le festin joyeux de l'autre vie. On voit aussi un poisson nageant portant sur le dos une corbeille d'osier (le *kanoun*) pleine de plusieurs pains, évoquant la personne du Christ.



Le poisson portant la corbeille – kanoun – pleine de pains

Enfin, la classe la plus élevée d'images, selon Desbassayns, illustre l'histoire elle-même, l'histoire sainte s'entend, guère remise en cause encore à l'époque, dans ses épisodes vétéro et néo testamentaires. C'est le rocher frappé par Moïse ; l'arche de Noé ; le prophète Daniel entouré par les lions ; l'histoire de Jonas et de la baleine. Au passage, Desbassayns relève que dès cette époque est représentée Marie portant l'enfant dans ses bras, bien avant la tenue du concile d'Ephèse<sup>60</sup>, contrairement à ce qu'on croyait jusque-là. Les caractères distinctifs de cette première phase sont la liberté, la simplicité, la variété des images présentées comme les auxiliaires avouées des souvenirs ou des interprétations du dogme.

Ce qui distingue la deuxième phase (jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle) et la troisième (jusqu'à Constantin) est beaucoup moins clair dans l'analyse de Desbassayns, qui manque de concepts pertinents. Les mêmes thèmes reviennent, mais ils connaissent « une expansion externe. Les boutons s'ouvrent, l'image fait en quelque sorte explosion ». L'archéologue est conscient de la faiblesse de son analyse « il est temps, écrit-il, de sortir de ces généralités que j'aurais voulu rendre plus lumineuses ». En réalité, écrit-il, les peintures ont désormais des significations plus complexes : ainsi, dans l'arcosolium de Saint Calliste, le Bon Pasteur est accompagné d'apôtres qui s'éloignent de lui, levant les mains vers une eau spirituelle, tandis que parmi les brebis appelées, certaines se retirent, d'autres obéissent, les unes mâchonnant museau baissé, les autres levant la tête avec attention.

---

<sup>60</sup> Troisième concile œcuménique qui se tint de juin à octobre 431, sur l'ordre de l'empereur Théodose II, pour résoudre la crise nestorienne. En réaction contre l'arianisme, Nestorius, patriarche de Constantinople, distinguait deux personnes dans le Christ, divine et humaine, et prêchait contre le titre de théotokos (mère de Dieu) donné à Marie. Le concile le condamna, établit la maternité divine de Marie, et en encouragea les représentations iconographiques.



### **Le Bon Pasteur et les fidèles en brebis**

Le baptême et la pénitence seraient unis dans cette image. Le Pasteur, encore, est plusieurs fois accompagné de l'orante, qui figure l'âme accueillie dans le paradis. Le Bon Pasteur, toujours, est représenté avec une colombe peinte aux quatre coins de la voûte, le vase de lait à la main ou encadré de colombes perchées sur des palmiers.



### **Le Bon Pasteur tenant le vase de lait à la main, entouré de colombes**

Un navire isolé, l'Église, transporte sur le pont des amphores en terre cuite, vases mystiques et/ou fidèles, tandis qu'à la poupe se perche une colombe tenant une branche de palmier en son bec. Le banquet mystique est plusieurs fois représenté : autour d'une table où sont servis des poissons, plusieurs convives, d'ordinaire sept hommes, sont assis ; il ne s'agit pas de l'apparition matinale du Christ au bord du lac de Tibériade à ses apôtres revenant de la pêche ; mais comme plusieurs corbeilles de pains sont disposées devant la table, c'est là une allusion

aux multiplications de pains de froment ou d'orge. La résurrection de Lazare est figurée à plusieurs moments : tantôt Lazare, entouré de bandelettes, est associé au Sauveur tenant une verge ; tantôt il est déjà ressuscité, sort du sépulcre, et Jésus appuie une verge sur son épaule gauche.

Dans la troisième phase, caractérisée de manière tout aussi approximative, Desbassayns note que le symbolisme connaît « une chute de feuilles ». Selon lui, l'augmentation du nombre des Chrétiens nécessitait la représentation d'images plus claires et l'abandon du langage hiéroglyphique. Le poisson n'est plus représenté que dans les repas mystiques. La résurrection de Lazare se centre sur l'accomplissement du miracle ; on relève une disposition à grouper plusieurs images autour d'une idée.

La leçon de Desbassayns est originale : alors qu'il minimise l'influence de l'art païen, il souligne que le symbolisme chrétien a des racines dans le judaïsme, et de là, conclut que ce symbolisme, commun à toute la chrétienté, a peut-être été enseigné par les apôtres eux-mêmes : Saint Pierre, Saint Paul ne sont-ils pas morts à Rome ? Ainsi, l'histoire de l'art ne met pas en évidence les caractéristiques stylistiques, pas même la beauté des peintures, mais sert à dévoiler une vérité, la vérité du christianisme. Dès lors se trouve posée la question de l'objectif de la recherche archéologique, aux yeux de Desbassayns.



Les travaux de Desbassayns s'ouvrent par une réflexion nourrie sur l'archéologie. Après avoir souligné son essor au XIX<sup>e</sup> siècle, il affirme que désormais, « la masse du public » cesse de la considérer comme une « satisfaction de curiosité plus ou moins stérile, souvent comme le pays des rêves, tout au moins comme la terre classique des contradictions »<sup>61</sup>, réservée à un groupe d'érudits. On comprend de plus en plus, écrit-il, que l'archéologie et l'histoire ne sauraient être séparées et que seule l'archéologie est à la hauteur de l'enjeu historique du XIX<sup>e</sup> siècle : non plus l'étude des faits les plus brillants, mais celle des civilisations. En ce sens, l'archéologie ne saurait échapper aux tendances démocratiques de la société du XIX<sup>e</sup> siècle.

En effet, pour « interroger et connaître la vie intime [...] surprendre les mœurs et les idées de l'ensemble des populations [...] il a fallu chercher d'autres sources que les auteurs fameux ». Prenant ses

---

<sup>61</sup> « Le cimetière de Calliste devant l'histoire », art. cit., p. 5.



distances avec les témoignages littéraires, l'archéologie, par l'analyse des monuments, inscriptions, peintures, bas-reliefs et médailles évite toute interpolation, toute apologie, toute satire : « c'est la société antique qui vient raconter à la société moderne son histoire »<sup>62</sup>. Le témoignage archéologique possède une irréductibilité que l'on jugerait un peu naïve aujourd'hui :

« On ne se débarrasse pas à son gré, note Desbassayns, de l'importunité d'un monument ; rien n'est opiniâtre comme une pierre chargée de caractères ou une sculpture que le sol vient de nous rendre [...] Rien n'est petit à ce point de vue »<sup>63</sup>.

Mais contrairement à la démarche des antiquaires des siècles passés, tout objet archéologique doit être saisi dans son contexte, et, dans l'intuition d'une démarche sérielle, Desbassayns indique que l'analyse de nombreux objets produira « comme une hiérarchie ascensionnelle de probabilités » autorisant la rédaction d'une synthèse ; « c'est de synthèse en synthèse que l'archéologie arrivera à écrire des pages d'histoire inconnue »<sup>64</sup>. Au fond, dans la pensée de Desbassayns, l'archéologie s'accommode merveilleusement d'une démarche scientifique, elle apporte de la scientificité à l'histoire.

En ce sens, Desbassayns est bien imprégné du scientisme de son époque, mais c'est pourtant là que l'archéologie rencontre la religion. Car l'archéologie chrétienne, encouragée d'ailleurs par la papauté<sup>65</sup>, va permettre « aux esprits qui appartiennent au parti de la science », « dès lors même que les faits historiques destinés à les [les traditions de l'Église] démontrer semblent faire défaut » de découvrir « par une étude profonde des phénomènes l'harmonie qui existe entre la science et la foi »<sup>66</sup>. Elle va fournir des arguments irrécusables contre « ceux qui nient la vérité historique du christianisme », entre autres le philosophe, célèbre à l'époque, Etienne Vacherot qui professe à propos de la science chrétienne « qu'il est visible qu'elle est en train de perdre les domaines de l'histoire »<sup>67</sup>. Le travail archéologique de De Rossi, mené selon les

---

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 6.

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 7.

<sup>64</sup> *Ibidem*, p. 7.

<sup>65</sup> Pie IX crée en 1852 la Commission pontificale d'archéologie sacrée.

<sup>66</sup> « L'art chrétien pendant les trois premiers siècles », art. cité, p. 9.

<sup>67</sup> Etienne Vacherot (1809-1897), normalien, philosophe et homme politique, professeur à la Sorbonne (succéda à Victor Cousin), destitué par

règles de la critique définie par Bacon, a permis de « transformer en science une collection de faits »<sup>68</sup>, et, conclut Desbassayns en son langage volontiers métaphorique, doit faire voir « si nous rencontrons le brouillard ou la terre ferme, si nous entrons dans la vapeur du mythe ou si nous sentons la fraîcheur de la source primitive »<sup>69</sup> : l'archéologie doit prouver par la science la vérité du christianisme.

Or, ces objectifs religieux se doublent d'enjeux politiques. En effet, le débat qui traverse le catholicisme du temps, triomphant depuis le début du siècle mais remis en question par l'évolution des sociétés et de la géopolitique européennes, est de savoir si, dans le contexte de l'unité italienne qui est en train de se poursuivre voire de s'achever, le pape, chef spirituel, doit demeurer un chef temporel, dirigeant un état étendu au centre de l'Italie ou s'il doit perdre au contraire tous ses territoires, partant tout pouvoir temporel. En filigrane est posée la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. La personnalité, les positions et les choix politiques intransigeants du pape Pie IX compliquèrent les choses, définitivement roïdiées par la publication de l'encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus errorum* qui l'accompagnait (1864)<sup>70</sup>.

L'archéologie des catacombes joue dès lors un double rôle, pressenti par Charles Lenormant, le premier à mettre au jour les enjeux politiques de l'archéologie chrétienne<sup>71</sup>. L'étude de ces cimetières

le Second Empire (refus de prêter serment), maire du V<sup>e</sup> arrondissement de Paris pendant la Commune, député de gauche en 1871, se rallie en 1873 à de Broglie et devient monarchiste ; la citation est extraite de *La Métaphysique et la Science* (1858), où Vacherot affirme : « *La science, voilà la lumière, l'autorité, la religion du XIX<sup>e</sup> siècle* ».

<sup>68</sup> « Le cimetière de Calliste devant l'histoire », art. cit., p. 9.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 11.

<sup>70</sup> Par son encyclique, Pie IX (1792 – 1846/1878) qui confondait « le libéralisme avec le rationalisme antichrétien et la démocratie avec la révolution » (Roger Aubert) condamnait le naturalisme, le rationalisme moderne et la conception libérale des rapports entre la religion et la société civile. Le *Syllabus* comporte une liste de 80 propositions erronées (pour ce qui nous intéresse, les sections 6 - La séparation de l'Eglise et de l'Etat — et 9 — Le rejet du pouvoir temporel du pape).

<sup>71</sup> « Le trouble de la situation présente ne descend-il pas jusque dans les galeries où dorment les premiers chrétiens ? [...] Il me faut au moins montrer quelques-uns des rapports qui unissent la Rome souterraine à la Rome militante. L'autorité, même temporelle, du saint-siège a ses racines

souterrains peut montrer, comme le soutient Mgr Gaume, et d'autres après lui, que sous la cité païenne, symboliquement, s'étendait la véritable Rome, la Rome chrétienne. En ce sens, la Rome souterraine est non seulement le fondement, mais aussi la matrice de la Rome actuelle. Plus encore, l'archéologie des catacombes peut donner au sacré et au divin la matérialité, la réalité que lui dénie le scientisme du temps, et prouver scientifiquement que dès les origines, le souverain pontife était, et était reconnu, non seulement comme un chef spirituel, mais aussi comme le chef d'un état légitime.

Desbassayns n'est pas resté à l'écart de ce débat. C'est dans la *Revue des Questions historiques* qu'il publie, fondée en 1866<sup>72</sup> « pour se concentrer plus spécialement dans l'histoire de l'Eglise et dans l'histoire de France », et qui regroupe les écrivains les plus savants du parti catholique<sup>73</sup>. Il rappelle, à l'occasion, qu'il accepte l'article LV du *Syllabus*, condamnant la séparation de l'Eglise et de l'Etat<sup>74</sup>. Il souligne le droit de propriété originel de l'Eglise, fondement du pouvoir temporel du pape :

« L'utopie qui, se fondant sur la mission spirituelle de l'Eglise, voudrait supprimer pour elle les conditions ordinaires d'existence d'une société humaine, s'évanouit promptement au contact de l'expérience et de l'histoire »<sup>75</sup>.

Il se prononce pour le maintien du pouvoir temporel du pape. De manière assez paradoxale, la science de pointe qu'est alors l'archéologie lui permet de défendre les positions d'un catholicisme traditionaliste : la pratique archéologique copine ainsi avec l'idéologie.




---

dans les monuments des antiques persécutions », Les catacombes de Rome en 1858, *op. cit.*, p. 5.

<sup>72</sup> Par le marquis de Beaucourt, historien français.

<sup>73</sup> Pour Gabriel Monod, fondateur 10 ans plus tard de la *Revue historique*, la *Revue des Questions Historiques* « n'a pas été fondée simplement en vue de la recherche désintéressée et scientifique, mais pour la défense de certaines idées politiques et religieuses ». La *Revue des Deux Mondes*, où publièrent Rémusat et Boissier, bien que conservatrice, était plus libérale, et avait manifesté une opposition modérée, prudente, mais assez ferme, au Second Empire.

<sup>74</sup> « Le cimetière de Calliste devant l'histoire », art. cit., p. 51.

<sup>75</sup> *Ibidem*, p. 53.

L'Église catholique a par la suite — dans cette logique ? — renforcé son intérêt pour l'archéologie chrétienne : en 1925 fut fondé le *Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana* (PIAC – Institut Pontifical d'Archéologie Chrétienne), pour doter d'un centre de formation et de recherches la Commission pontificale d'archéologie sacrée<sup>76</sup>. Les catacombes sont toujours considérées comme le symbole d'une foi vivante. À deux reprises, en 1996 et 1998, le pape Jean-Paul II a reçu en audience les membres et les collaborateurs de la Commission. Le pontife définit ces cimetières comme « une école de foi, d'espérance et de charité éternelle », évoquant la « solidarité qui unissait les frères dans la foi ». Autrefois réservoir de reliques, les catacombes semblent toujours être un réservoir de signifiants pour l'Église d'aujourd'hui.

Cependant, déclare Philippe Pergola<sup>77</sup>, spécialiste des catacombes, « L'archéologie chrétienne n'est plus aujourd'hui celle d'Antonio Bosio ni celle de Gian Battista De Rossi. Mais elle en est l'héritière, et elle est fière de cette paternité »<sup>78</sup>. L'archéologie chrétienne a d'ailleurs changé de nom : on parle d'archéologie de l'antiquité tardive et du haut Moyen Âge, son champ d'investigation, dépassant le cadre du fait religieux, s'est élargi à l'ensemble de la société, y compris l'économie et la politique, et s'étend jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne les catacombes romaines<sup>79</sup>, plusieurs théories ont été remises en cause depuis l'époque de Desbassayns. C'est ainsi que l'étude plus pointue de ces hypogées a permis d'établir qu'ils n'ont pas été à l'origine spécifiquement chrétiens, mais qu'il s'agit en fait d'une

---

<sup>76</sup> Ses compétences ont été définies par un *Motu Proprio* de Pie XI ; l'action relative aux catacombes fut précisée par des normes faisant l'objet d'un concordat entre le Vatican et les autorités italiennes (18 février – 15 novembre 1984).

<sup>77</sup> Directeur de recherches au CNRS, recteur de l'Institut Pontifical d'archéologie chrétienne au Vatican, membre du conseil national supérieur de la recherche archéologique en France.

<sup>78</sup> Interview de Philippe Pergola, in Claudia Moatti, *À la recherche de la Rome antique*, Découvertes Gallimard, 1989, 208 p., p. 198.

<sup>79</sup> On retiendra quatre ouvrages contemporains sur ces cimetières souterrains : *Les catacombes de Rome – Origine, développement, décor, inscriptions*, Vincenzo Nicolai, Fabrizio Bisconti, Danilo Mazzoleni, Ed. Schnell & Steiner, 2002, 208 p. (publication officielle de la Commission pontificale d'archéologie sacrée) ; *Guide to Underground Rome*, Carlo Pavia, Ed. Gangemi, 2000, 400 p. ; *Les catacombes Romaines et les origines du Christianisme*, Fabrizio Mancinelli, 1999, 120 p. ; Pergola - Barbini, *Le catacombe romane*, Roma, 1997.

pratique systématique d’inhumation en galerie souterraine, indépendante de toute appartenance religieuse. Par ailleurs, les fouilles poursuivies entre 1990 et 2000 dans les catacombes de la *via Appia* (vigna Chiaraviglio) ont réservé quelques surprises, comme la première représentation iconographique de l’embrassade de Pierre et Paul (IV<sup>e</sup> siècle), et peut-être, grâce à une inscription opistographe, le tombeau de saint Eutychien<sup>80</sup> ; surtout, la découverte de la catacombe de la *via Latina* a montré des peintures originales, des années 330 à 380, associant à des images bibliques représentées d’une manière inconnue des scènes tout à fait païennes : c’est la preuve, inattendue, d’une tolérance certaine et d’une union étroite, jusque par-delà la mort, entre Chrétiens et païens.



**Catacombe de la via Latina**

Le travail sur l’iconographie souligne qu’au-delà de la réinterprétation chrétienne de certaines figures païennes (Orphée), l’évocation des scènes de l’Ancien Testament (Jonas, Daniel, etc.) renvoie étroitement à la catéchèse du temps, qui privilégie les références à l’Ancien Testament et prône une lecture symbolique de la Bible<sup>81</sup>. Enfin, l’affinement de la chronologie a montré qu’il n’y a pas eu de rupture traumatisante à la suite d’invasions de « barbares sanguinaires », mais une transition lente vers le Moyen Âge, avec des changements progressifs pour ces hypogées comme pour le reste<sup>82</sup>.

<sup>80</sup> Danilo Mazzoleni, « San Sebastiano », *Archéo* n° 12, déc. 1999.

<sup>81</sup> Martine Dulaey, « *Des forêts de symboles* ». *L’initiation chrétienne et la Bible (I-VI siècles)*, Paris, Le Livre de Poche, coll. Références, 2001, 297 p.

<sup>82</sup> Les Lombards ont été ainsi réhabilités il y a trente ans, les Vandales, dont l’arrivée en Afrique n’a interrompu aucun circuit économique, le sont aussi aujourd’hui.

Pendant la dizaine d'années qui a suivi sa production, le nom et les travaux de Desbassayns ont été cités dans les bibliographies, puis ont disparu. Ce n'est pas tant parce que son apport a été disqualifié par les recherches de l'époque, mais sans doute parce que le type de chercheur qu'il incarnait et qui avait prospéré au XIX<sup>e</sup> siècle, concourant fortement aux progrès de l'archéologie, le *dilettante*, fut supplanté à la fin du siècle par l'universitaire. Les travaux de Desbassayns se sont aujourd'hui enfoncés dans l'oubli : la connaissance historique elle aussi a ses catacombes.